

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 20 [i.e. 21]

Artikel: Un drame dans la neige

Autor: Diguet, Charles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La mère Gru et son tsat.

La mère Gru avai on bio tsat à pâi refregnus et dè trâi couleu, que le lâi desâi *Bijou*. Le l'amâvè atant què se le l'avâi fê et cllia bête étai adé à sè trossès, à sè froulâ contrè son gredon se l'étai vai lo borné, áo bin à ronnâ coumeint on brego su sè dzénâo quand l'étai chetâe et que le brotsivè dâi tsâossons à sè z'hommo. Cé tsat étai gras qu'on tasson, kâ la mère Gru lo nourressâi po cein, et n'y avai pas on bon bocon pè l'hotô sein que lo Bijou n'ein aussè sa porchon; assebin lo pére Gru et sè valets gongounâvont prâo dè cein, mà la fenna lè z'accutâvè pas et sè doutâvè lè bons bocons de la botse po lè bailli áo tsat.

On matin que lè valets aviont teindu onna trapa à renâ pè derrâi lè z'éboitons po preindrè on petou qu'allâvè après lè dzenelhiés, lo tsat volhie allâ fourguenâ après cllia trapa et sè laissa preindre, que l'eut onna piauta trossâie et adieu po corrè après lè rattès; et po ne pas lo laissi souffri, l'éter-tiront.

Coumeint l'étai fin gras, l'étai damadzo dè l'eincrottâ; assebin lâi léviront la pé et firont couâire sa carcasse po cein agottâ, kâ on dit que cein est tot asse bon què dâo lapin et que mémameint on ein medzè soveint dein lè cabarets de Lozena sein lo savâi.

Quand lo ragout fe prêt, sè mettiront à lo medzi et lo troviront adrâi bon, et tandi que l'êtiont ein trein dè rondzi lè z'où, la mère Gru étai tota triste et ne pipâvè pas lo mot, lli qu'avâi adé la parola lè z'autro dzo. Quand l'euront fini, le rappertsâ ti lè z'où po lè mettrè dein l'assiéta áo tsat, que bas, dézo lo ratéli.

— Hé ! noutra maitra, se lâi fe s'n'hommo, por quoi met-tou clliao z'où lé dézo; crâi-tou que ton tsat vâo reveni ?

— Eh ! lâi peinsâvo pas, se repond la fenna ; et portant l'est bin damadzo, kâ se cllia pourra bête avâi étâ quie, coumeint le sè sarâi regalâie !



Pour compléter ce que nous avons dit des soldats anglais dans notre précédent numéro, voici des détails forts curieux sur leur instruction et les exercices qu'on leur fait faire pour les rompre à toutes les fatigues du corps.

« Si vous arriviez, par exemple, les yeux bandés, dans le gymnase du camp d'Aldershot, où vient de se rendre le 2^e corps de l'armée anglaise, dit le correspondant du *Bien public*, vous vous croiriez sûrement dans un établissement orthopédique.

A partir de son entrée dans l'armée anglaise, l'embryon d'homme que, pour la plupart du temps, nos chirurgiens réformeraients, est saisi dans un admirable engrenage qui développera rapidement tout ce qu'il y a de muscles en lui.

Dès le premier jour on le pèse ! Le médecin le mettra en chair juste ce qu'il faut, ni trop ni trop peu, et l'y maintiendra par des pesages hebdoma-

daires. On l'habille dans des vêtements chauds et amples qui ne le gêneront jamais aux entournures.

Dans les exercices, chacun des mouvements est calculé pour amener le développement des muscles du corps. Les punitions mêmes qu'on lui infligera seront des punitions hygiéniques ! Ce ne sera que très rarement qu'on l'enverra au « cachot » qui détériorerait ses muscles. Au lieu de la consigne, on lui fera faire une heure par jour d'exercice supplémentaire ; au lieu de la salle de police, on le condamne aux travaux utiles du camp, tranchées à creuser, routes à empierreer, batteries à construire, terres à brouetter pour les épaulements, etc.

Pour les cas très graves, on lui infligera la plus terrible punition hygiénique qu'il soit possible d'imaginer, et sur laquelle je vous demande, tellement elle est topique, la permission de m'étendre quelque peu.

Imaginez-vous un immense hangar sous lequel l'artillerie abrite ses boulets. Ce ne sont guère par ces temps d'obus que des boulets de rebut et qui, mis en pyramide, sont plus pour l'ornement que pour l'utilité. Il y a là à peu près de tous les calibres, depuis le boulet de 4 jusqu'au boulet de 24. Eh bien ! suivant qu'en aura jugé le médecin qui l'a classé dans les 4, les 8, les 12, les 18 ou les 24, l'homme puni prendra pendant une heure ou deux les boulets un par un et ira les mettre en tas symétrique cent mètres plus loin, pour venir les empiler encore à l'endroit même où il les avait enlevés.

Il fait là un travail abrutissant et irritant au premier chef, qui remplace avantageusement le cachot, qui exige la contraction de tous les muscles du corps humain, et poursuit admirablement le but visé par l'autorité militaire de fabriquer des hommes solides et endurcis à la fatigue.

Un vieux major anglais m'a affirmé que douze mois d'un pareil régime faisait gagner six pouces de plus au périmètre thoracique d'un homme de 20 ans.

Au bout de deux ans, m'a encore affirmé mon interlocuteur, il n'est pas rare de constater que des recrues de 21 à 22 ans ont gagné de 2 à 3 centimètres de taille et de 10 à 30 centimètres de circonférence de poitrine.

D'où il suit que, dans deux ans, les individus maillingers que j'ai vu à Aldershot ont grand'chance d'être les splendides gaillards que chacun peut admirer sous le magnifique habit rouge, dans les revues du parc de Windsor.

De toute façon, je pense que cette fabrique perfectionnée de chair à canon méritait d'être signalée. »

**UN DRAME DANS LA NEIGE**

I

Un soir de décembre, à la campagne, la famille B..., un ami et moi, nous faisions cercle autour d'un de ces larges foyers comme on en rencontre dans les vieilles maisons Normandes. Au côté droit de la cheminée, dans un grand

fauteuil Louis XIV, se trouvait une jeune fille extrêmement pâle, aux yeux bleus, et dont la chevelure noire, opulente, semblait fatiguer son cou de cygne ; à côté d'elle était assis son père, un homme d'une cinquantaine d'années environ, frais, à l'œil gai. Cependant, à travers cette gaieté paternelle, on percevait de temps à autre une parole triste. De l'autre côté de la cheminée se tenait sa mère, qui ne perdait pas des yeux sa pauvre Louise. Mon ami et moi nous complétions l'hémicycle.

On vint nous prévenir que le souper était servi. J'offris mon bras à la jeune fille. En passant devant les fenêtres nous jetâmes les yeux sur la campagne. Depuis trois heures que nous étions rentrés, elle avait complètement changé d'aspect, elle était enveloppée dans un immense linceul. La neige était tombée épaisse et serrée, et les arbres pliaient sous le poids. Ma compagne tressaillit.

— Ah mon Dieu ! fit-elle.

Je crus à un accident subit. On entoura la jeune fille ; des larmes coulaient sur ses joues amaigries.

— Ma Louise ! dit la mère en l'embrassant.

Quand son enfant fut un peu remise, le père nous attira dans l'embrasure d'une fenêtre et, nous montrant la neige que nous admirions comme des enfants heureux, il soupira :

— Voici ce qui la tuera.

Nous n'osions pas interroger le malheureux père. On se mit à table. Louise fit un acte de présence, mais elle tremblait sans cesse ; elle jetait les yeux sur les vitres contre lesquelles les flocons de neige venaient adhérer. Le souper fut triste, comme vous devez le penser. Lorsqu'il fut fini :

— Embrasse-moi, ma Louise, lui dit son père, et va te reposer.

Elle s'approcha de son père. Je lui tendis la main.

— Ah ! me dit elle en essuyant furtivement une larme, n'allez pas à la chasse demain.

Je le lui promis, elle se retira. Evidemment, un mystère pesait sur la destinée de cette jeune fille, belle, âgée de dix-neuf ans. Je l'avais connue à seize : alors elle était d'une franche gaieté ; c'était un bijou merveilleux, un bijou vivant, sans prix ; toute remplie de jeunesse et de santé, cette poésie de l'enfance. Qu'étaient devenues ces roses ? Elle était pâle comme un lis ! Qu'étaient devenus ses grands yeux bleus, ce bel azur mouvant ? Nous, nous étions assis de nouveau autour de la grande cheminée ; le père tisonnait machinalement avec les pincettes.

Ah ! dit-il tout à coup, pauvre Louise ! il y aura bientôt un an ! Qu'est devenue ma Louise !

Un silence de quelques minutes suivit cette phrase ; il avait les yeux fixés sur le brasier qui s'abimait consumé.

— Un fagot, demanda le maître de maison.

Le domestique apporta deux hourrées qu'on délia, et en peu d'instant, la salle resplendit de nouveau aux clartés de la flamme blanche et claire.

— Ecoutez cette sombre histoire, soupira le père. Et, sans que nous l'en eussions prié, il raconta ce qui suit :

— Je vous le disais tout à l'heure, il y a bientôt un an, un mien ami nous avait envoyé son fils pour passer quelques jours avec nous. Louise et Georges avaient presque vécu leur enfance ensemble. Ils s'aimaient, et ma chère enfant ne le dissimulait pas. Ce fut donc une joie à la maison quand j'annonçai que Georges viendrait chasser quelques jours avec nous. Depuis quelque temps, ma fille, qui connaît la passion de son cher aimé pour la chasse avait la folle envie de l'accompagner. Quand je l'eus avertie de l'arrivée de Georges, elle vint me trouver dans ma chambre.

— Père, dit-elle, veux-tu me faire un plaisir ?

— Si je le veux, lui répondis-je, en l'attirant à moi.

— Georges arrive dans quinze jours ?

— Oui, et je crois que tu en es particulièrement enchantée. Elle ne rougit point, ainsi qu'ont coutume de le faire les jeunes personnes élevées à dissimuler. Un baiser prépara la réponse.

— Oui, cher père, je suis heureuse au possible ! Et, pour que ma joie soit complète, je viens te prier de me donner un fusil et un équipement de chasse. J'ai dix-huit ans, je suis

par conséquent une grande fille. J'aime la chasse par goût, et il me sera on ne peut plus agréable d'aller par monts et par vaux, comme un véritable Fra Diavolo.

— Peste ! et même dans les marais, ajoutai-je ?

— Georges affectionne particulièrement cette chasse, et, étant deux, ce sera plus agréable. C'est promis ? me dit-elle avec une insinuation de voix charmante.

Je n'eus pas le courage de refuser. Je connaissais Georges et je le tenais, avec raison du reste, pour un honnête homme. L'union du fils de mon ami avec ma fille était chose arrêtée. Je promis. La chère enfant était bien heureuse.

Huit jours après, elle avait son costume. J'allai à Caen lui acheter un fusil et lui prendre un permis ; rien n'égalait son ravissement. Il lui seyait à ravir, son costume. Les jours qui précédèrent l'arrivée de Georges, elle alla dans la campagne se faire la main. Elle était adroite ; toutefois, elle avait les larmes aux yeux quand elle ramassait une grive. Au fond, Louise était plus amoureuse que chasseresse. Je m'en apercevais et je ne l'en blâmais point.

Je ne l'en blâme point encore ; et cependant, c'est son amour qui la tue !

Georges arriva : je vous laisse à penser la joie ! Je crus que la première parole de la fillette allait être : « Je chasserais avec vous. » Point ; mais elle ne put s'empêcher de lui avouer qu'elle lui ménageait une surprise. Le lendemain, Georges et moi nous étions prêts à partir pour la chasse et nous attendions dans la salle où nous sommes, lorsque Louise descendit équipée, le fusil en bandoulière. Georges la regardait avec stupéfaction et n'osait avancer.

— En chasse ! dit-elle crânement, en soulevant de la façon la plus charmante son feutre orné d'une plume de faisan. Voilà ma surprise !

Etais-elle joyeuse ! Je les vois encore ces deux rayons de jeunesse, lui et elle, harcelant les buissons et ajustant les lapins : Georges les arrêtant, Louise les manquant. Elle ne tirait bien qu'au posé. Pauvre chère enfant ! nous chassâmes plusieurs jours, et, vous l'auriez vu, jamais grandes chasses ne m'avaient procuré tant de douces joies.

Un matin quand nous nous réveillâmes, tout était blanc comme aujourd'hui. Il avait neigé, puis gelé. On mesurait un pied de neige.

Un soleil de pourpre éclairait ce blanc camail, que la terre avait revêtu pour le plus grand plaisir des riches et pour le chagrin des pauvres.

— Nous voici aux arrêts, dis-je.

Georges avait déjà ses bottes.

— Au contraire, ajouta-t-il, la chasse sera bonne.

(A suivre.)

Casino-Théâtre. — On annonce pour lundi une seconde représentation de *Philémon et Baucis*, opéra-comique en 2 actes, par les artistes du Théâtre national lyrique de Paris, dans lequel Mme Sablairolles, 1^{re} chanteuse légère, jouera le rôle de Baucis. Le programme porte en outre divers morceaux d'opéra qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir : *Faust*, air des Bijoux ; *Galathée*, couplets de la coupe, chantés par Mme Géraizer ; *Le Barbier de Séville*, air de la Calomnie chanté par M. Gresse, etc., etc.

Espérons que ces artistes, qui ont été vivement applaudis sur notre scène lors de leur première représentation, malgré l'absence de Mme Sablairolles, empêchée par une indisposition, le seront encore davantage lundi, où cette chanteuse, très appréciée à Paris, se fera entendre plusieurs fois.

L. MONNET.